

## CONTE DE CINÉMA



JEAN LODS

# CONTE DE CINÉMA

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2019

ISBN: 978-2-7529-1190-2

À Jean Domon,  
à tous mes amis de Pro-Fil,  
à tous les amoureux du cinéma



«Le cinéma est une maladie.  
Le seul antidote au cinéma, c'est le cinéma.»

Frank Capra





PREMIÈRE PARTIE

Une demoiselle sur une balançoire



## I

Ce matin-là il y avait une femme dans son lit. Et ce n'était pas Judith. Elle aurait pu, ils avaient été ensemble comme on dit. Même si les choses n'étaient plus ce qu'elles avaient été, il y a peu de temps encore elle avait les clefs de chez lui et l'habitude de venir sans qu'il l'invite, et il ne se serait pas vu lui répondre aujourd'hui, Je ne sais pas, si elle lui avait demandé, C'est quoi cette femme ?

Et pourtant, l'être étendu à côté de lui était une femme, incontestablement, et on pouvait préciser une femme nue, même s'il ne voyait d'elle que l'arrondi d'une épaule gracile et le sillon juvénile d'un dos tagué par le S nerveux d'une noire torsade de cheveux. Et ce n'était pas Judith, car Judith sous un drap avait des formes autrement révolutionnaires. Pourtant, celle-là... mon Dieu, pour ce qu'il pouvait en juger, avait aussi ce qu'il fallait, où il fallait, comme il fallait. Plusieurs fois, pour en finir, la main en état d'alerte de Colin se dirigea vers cet îlot de chair insolente et insolite qui émergeait du drap, mais battit aussitôt en retraite, Non, on ne réveille pas une femme qu'on ne connaît pas, même quand elle est dans votre lit, et surtout quand elle est nue, Colin avait des principes. Mais une fois la main reposée, la question,

elle aussi, se reposait : qui était cette femme, et à qui appartenait ce dos qui ne lui rappelait rien et dont ce qu'il voyait, malgré tout, lui disait quelque chose comme s'il était en corps de connaissance ? Plus que ça, il avait l'impression étrange de connaître ce corps intimement sans l'avoir jamais touché.

Et pour cause ! pensa-t-il, cessant de jouer l'imbécile, car vient un moment où il faut reconnaître l'évidence, même inacceptable l'évidence reste l'évidence, elle ne se laisse pas dénier aussi facilement, et le nom impossible monta aux lèvres de Colin : Henriette. Enfin convaincu il laissa la voie libre à ses arguments : oui, la tête voilée de cheveux noirs épars posée sur son oreiller, les épaules juvéniles qui dépassaient de son drap, étaient celles d'Henriette, l'Henriette de Jean Renoir, l'Henriette d'*Une partie de campagne*, l'Henriette qui, debout sur l'escarpolette, s'envolait vers le ciel à chaque poussée de ses jambes, l'Henriette de la promenade en yole sur la Seine, l'Henriette du chemin creux dans l'île, l'Henriette aux yeux levés vers le rossignol chantant dans les branches, l'Henriette étendue dans l'herbe, avec cette larme roulant doucement sur sa joue... Mais connaître l'identité de la belle endormie rendait plus impossible que jamais de la laisser à distance. Et plus difficile que jamais de la réveiller, car vers quel inouï se dirigerait-on alors ?

Que faire ? pensa Colin. Tousser ? Il toussa. Pour rien. Un peu plus fort. Toujours pour rien. Apparemment, du moins, car cette fois l'épaule avait bougé, entraînant dans sa rotation le reste du corps, libérant entre autres deux jeunes seins qui avaient l'air d'oiseaux s'envolant de leur volière et deux yeux sombres de biche en alarme qui se

fixèrent sur lui, Qu'est-ce que vous faites là? Et vous? aurait pu répondre Colin, mais avant toute chose elle vit qu'elle était nue, que l'homme à côté d'elle dans le lit l'était tout autant, et, horrifiée, ramenant d'une main le drap jusqu'à ses épaules, elle braqua l'index de l'autre en direction de la porte :

– Sortez!

Il n'y avait qu'un drap pour deux, pensa Colin, s'il se levait en s'en entourant, il plongeait Henriette dans la confusion et lui dans le ravissement, s'il laissait le drap à Henriette, la confusion était pour lui. Il était galant, choisit d'être confus et, tentant de dissimuler l'état d'émotion manifeste où le mettait la proximité du corps dénudé d'Henriette, il descendit dignement du lit, Je vous laisse vous habiller.

En attendant, la balle était dans son camp, le geste de se vêtir en premier lui revenait, chose toujours un peu humiliante quand on doit enfiler slip, chemise et jean sous le contrôle d'une femme qui, étendue dans un lit, le drap remonté jusque sous le menton, braque sur vous ses yeux comme les canons d'un fusil de chasse à deux coups. Il s'en tira honorablement, sortit de la chambre sans se retourner et même en sifflotant.

Le sifflotement s'interrompit quand il eut fermé la porte, se retrouvant sur l'étroite galerie de bois où donnait la chambre. Elle était au premier étage, ceinturant l'immense espace dégagé du rez-de-chaussée dont elle faisait le tour comme les promenoirs dans les music-halls d'autrefois. Colin s'appuya contre la balustrade, son regard qu'il tentait de rendre celui de tous les jours glissa sans s'arrêter sur le salon colonial aux volumineux fauteuils club encerclant une dépouille de tigre armée de

canines étincelantes, continua à travers un décor de boîte de nuit directement inspiré de *Casablanca*, visiblement Ingrid Bergman et Humphrey Bogart venaient de partir, leurs chaises précipitamment écartées de la table où ils buvaient en tête-à-tête en témoignaient, Bogart n'avait même pas eu le temps de finir son scotch, ce qui prouvait l'urgence, plus loin commençait l'espace saloon, avec son comptoir de bar au cuivre luisant, son mur de bouteilles multicolores et serrées les unes contre les autres comme le front d'une armée au moment de l'attaque, son coin poker et, à côté de la porte à battants, l'inévitable piano à l'habillage constellé de trous de balles.

Colin se redressa en soupirant, non, aujourd'hui le calme de son décor quotidien ne parvenait pas à apaiser les remous de son cœur à l'idée de ce qui se passait dans la chambre derrière lui, son imagination allait dare-dare, malgré lui il suivait tous les détails de ce strip-tease inversé auquel Henriette était en train de se livrer, il en inventait même, regrettant son esprit chevaleresque qui lui avait fait quitter les lieux aussi facilement, il aurait dû négocier davantage sa sortie, et ce regret ne cessait de faire des vagues. À l'extérieur, le jour n'était pas encore totalement levé, c'était un temps d'automne, le vent et la pluie d'octobre secouaient avec violence les marronniers du parc dont les branches s'essayaient contre les murs de la maison dans une clameur de menace, et l'on voyait à travers les fenêtres leurs feuillages s'agiter furieusement comme des fantômes déchaînés contre les vitres.

Qu'est-ce qu'elle fait? s'agace Colin, en se retournant vers la porte de la chambre, mais en même temps qu'il l'imagine sous une douche interminable dont les images lui font battre le cœur, il se rappelle la pièce au moment

où il l'a quittée, il a une très bonne mémoire visuelle, Colin, une mémoire de professionnel – il n'est pas pour rien une pointure en matière de restauration de films –, et il se souvient avec certitude n'avoir rien vu quand il est sorti du lit, qui ressemblât à des vêtements de femme abandonnés sur une chaise ou un canapé, et il sourit, il se dit qu'elle a dû venir dans l'état où il l'a surprise, et que maintenant elle ne doit plus savoir que mettre, entortillée dans le drap, ou empaquetée dans des serviettes trouvées dans la salle de bains, il regarde l'heure à sa montre, accorde à Henriette un délai supplémentaire de trois minutes dont il suit les trois tours de piste seconde après seconde, les yeux sur le cadran, se lève quand la trotteuse passe pour la troisième fois le fil du XII aux caractères ternis de sa vieille Tissot, frappe à la porte, attend. Silence. Frappe à nouveau. Toujours rien. Ouvre.

Entre. Personne. Fouille coins et recoins, le temps de prouver le vide. Et de constater l'illusion.

Mais alors que son cœur commence à ralentir sous l'effet de la déception et à reprendre progressivement son rythme au long cours, soixante-douze battements à la minute, le voilà qui s'accélère à nouveau au spectacle du grand lit désert et du drap sur lequel est inscrite l'empreinte, à peine discernable sans doute mais incontestable, d'un corps qui a imprimé ses formes à l'endroit où Henriette était couchée. Et si l'oreiller porte également le souvenir en creux d'une tête maintenant évanouie, Colin, en se penchant vers lui, y trouve une preuve encore plus confondante d'un passé non rêvé, une preuve qu'il détache et soulève avec une lenteur infinie : un long cheveu noir, souple, brillant, qu'il enroule en boucles

successives autour de la deuxième phalange de son index, transformant son doigt en une petite poupée au chef blanc surplombant un long col d'ébène. « Cela devait finir par arriver ! » murmure-t-il.



## II

Oui, sans doute, cela devait finir par arriver, mais comment en était-on arrivé là? se demanda Colin en sortant à nouveau de sa chambre dont la porte restée ouverte témoignait de l'envol de l'oiseau qui l'avait habitée le temps d'un mirage. Il s'approcha de la rambarde dominant l'ensemble de décors de films dont il était si fier et qui faisaient de son rez-de-chaussée un petit Cinecittà. Mais c'était par pure habitude, aujourd'hui ses regards n'erraient pas complaisamment des fauteuils de cuir du *Tigre du Bengale* au zinc du comptoir de *Rio Bravo*, ou, plus loin, aux stucs du grand salon de *L'Année dernière à Marienbad*, ou, plus loin encore, aux plantes tropicales de la véranda du *Grand Sommeil*, ils convergeaient sur sa main au bout de laquelle l'extrémité dressée de son index ligaturé de noir par le cheveu d'Henriette semblait le fixer. Puis – procédé classique de cinéma – un léger flou gagna l'image sur laquelle vinrent se superposer par effet de fondu les souvenirs de l'époque où, selon Colin, tout avait commencé.

Il est clair qu'il y a toujours un côté un peu factice à dire des choses qu'elles ont pris leur origine ici, ou là. Fallait-il pour Colin faire démarrer son histoire au jour

où David Bradley avait été nommé à la direction de l'Institut national de conservation et de sauvegarde du patrimoine filmique, Institut où lui-même, Colin, travaillait déjà depuis plusieurs années? Ou bien devait-il remonter encore plus loin dans le passé, à l'époque où il partageait avec son père, en même temps que la cabine de projection d'une petite salle de banlieue, un amour commun du cinéma? Ou fallait-il pointer le temps où, de son côté, le père de David interdisait à celui-ci la fréquentation des salles obscures accusées de le détourner de ses études?

En tout cas, l'une et l'autre de ces deux dernières images distinctes s'effaçaient à cet instant pour laisser la place à la première, celle de l'entrée en fonction de David Bradley et de son discours devant le personnel de l'Institut rassemblé pour information dans la vaste salle polyvalente de l'établissement (spectacles, projections, conférences, colloques et assemblées générales de tous genres). Les nuages noirs de l'inquiétude et de la colère se partageaient à égalité ce jour-là le ciel de l'humeur de Colin. Inquiétude, parce que tout le monde savait l'Institut menacé, il n'était pas rentable, ne vivait que de subventions dont le flux était passé, non pas de celui d'un fleuve, n'exagérons rien, mais au moins d'une rivière argentée à celui d'un ruisseau sur des graviers. Colère, parce que trop de discours riches de promesses non tenues avaient été prononcés pour sauver l'institution. Inquiétude et colère, parce qu'il savait en danger de mort son activité professionnelle qui tenait bien davantage de la raison de vivre que de l'emploi rémunéré: pour lui, chaque film était un organisme vivant, un réalisateur était un dieu qui créait des mondes dont l'existence était liée

à la pellicule où ils étaient inscrits, et chaque fois que par son travail de restauration il parvenait à rendre son éclat et sa jeunesse à une œuvre que le temps avait détériorée, il avait le sentiment de perfuser de la vie à une planète menacée de disparaître dans le vide intersidéral.

Qu’attendait-il de David Bradley ce jour-là, quand, les mains dans les poches et la silhouette plus dégingandée que jamais, il était entré à la suite de Judith dans la grande salle dont les rangées de fauteuils se remplissaient peu à peu ? Rien, sans doute. Et beaucoup aussi. Bradley avait la réputation d’un bon enseignant, d’un fin cinéophile, d’un exigeant critique que l’on avait enlevé à ses études et à ses publications – on ne savait trop par quelle lubie – pour diriger l’Institut. De plus, bon signe, il n’appartenait ni au monde de l’industrie cinématographique, ni à celui de la finance. Bon, on allait voir ! se laissa tomber Colin dans un fauteuil du quatrième rang, juste face au milieu de la scène, Judith à sa droite, aussi raide sur son siège que lui était affalé dans le sien, aussi vigilante, avec ses yeux verts et sa chevelure rousse brillant comme le Buisson ardent apparu à Moïse, que lui semblait en retrait.

Et quand, dans le grand amphithéâtre occupé ce jour-là par tout le personnel de l’Institut, le mince et nerveux David Bradley entra d’un pas pressé sous le feu des projecteurs, traversa la scène et s’installa au pupitre érigé en son centre, s’empara du micro, tapota sur sa petite tête métallique pour l’essayer – Vous m’entendez bien ? demanda-t-il avec un questionnement anxieux dans la voix et un panoramique de cent quatre-vingts degrés du regard – et se fendit ensuite d’un immense sourire pour dire combien il était heureux de se trouver là, avec tous ces amoureux du cinéma, pour eux, et pour la défense

du septième art, Colin eut une impression favorable et se redressa dans son fauteuil avec un demi-sourire. Il applaudit même, sans excès parce qu'il fallait voir venir, et aussi pour en garder dans les paumes au cas où la première impression se confirmerait, mais quand même, c'était franc et sans bavures. Et il avait bien fait, car sa réserve lui permettait maintenant de monter d'un cran le niveau sonore de son enthousiasme, car comment ne pas être transporté par un nouveau directeur venu dire lyriquement à ses subordonnés que, alors qu'il s'interrogeait sur son aptitude à assumer les responsabilités dont on lui proposait la charge, François Truffaut en personne lui était apparu en rêve pour souligner l'importance capitale du rôle qu'avait à jouer l'Institut, non seulement dans la conservation des films – fonction de n'importe quelle cinémathèque –, mais aussi et surtout dans la mise en place de moyens destinés à «réparer du temps l'irréparable outrage» infligé aux œuvres. Et les mains ne suffirent plus à traduire combien l'auditoire était transporté par l'orateur, les pieds vinrent leur apporter leur concours en tambourinant énergiquement sur le plancher de l'amphithéâtre lorsque David Bradley en arriva à la conclusion de sa première partie : «Pouvez-vous imaginer un monde d'où *Citizen Kane*, *La Passion de Jeanne d'Arc*, *La Nuit du chasseur*, *Vértigo* ou *Les Enfants du paradis* auraient totalement disparu comme s'ils n'avaient jamais existé?»

Non, on ne pouvait pas, et Colin se souleva à demi de son fauteuil pour applaudir plus fort, Attends ! le fit se rasseoir Judith en pesant sur son bras. Et de fait, au silence qui s'installa ensuite peu à peu quand David eut entamé son second chapitre, il sembla que l'assistance avait du mal à bien saisir le sens et les modalités des

mesures prévues pour arriver au résultat escompté. La voix de l'orateur avait d'ailleurs baissé, elle était devenue quelque chose de mécanique, de lointain, d'ennuyé presque, elle avait adopté une élocution de comptable débitant un bilan. Visiblement David Bradley prenait de la distance par rapport à ce qu'il était forcé d'annoncer, on avait l'impression que son seul souci était d'être le plus neutre possible pour ne pas être remarqué et réussir à faire passer la pilule en évitant les tomates. Oui, disait-il, l'objectif restait l'objectif, pas question de le remettre en cause. Mais maintenant il fallait tenir compte de la réalité. Le budget de l'Institut était modeste, il avait été encore réduit, et la voix de David pour l'annoncer devint un filet de mots presque inaudible, réduite elle aussi comme le budget. Quatre mesures avaient été envisagées : tout d'abord, la priorité serait mise sur des films dont le succès d'autrefois garantirait un nouveau succès lorsque, remis à neuf si l'on peut dire, on les réinjecterait dans le marché, les bénéfices de cette nouvelle distribution revenant bien sûr à l'Institut ; ensuite, dans la foule colossale des films dont on ne pouvait attendre le bénéfice d'une seconde diffusion et qui constitueraient le gros de la mémoire proprement dite du cinéma, il serait indispensable de faire une sélection et l'on ne sauverait de la mort que les œuvres qui mériteraient de l'être, aucun critère d'ailleurs n'étant avancé pour permettre de dire d'une œuvre qu'elle était méritante ou pas. Un autre paramètre important entrant en jeu dans la définition des tâches était celui des moyens mis dans chaque sauvetage de film, murmura David dans son micro : d'une part, chaque intervention serait assortie d'un budget d'heures de travail, et chaque film serait suivi tout au long de son

trajet médical (si on pouvait employer ce terme) par une fiche remplie à tous les stades par le restaurateur qui s'engagerait ainsi au non-dépassement de l'affectation horaire ; d'autre part, la perfection n'étant pas de ce monde mais, on le savait bien, la conscience professionnelle de nos docteurs de la pellicule étant sans limites, il serait nécessaire, pour chaque film, qu'une instance indépendante définisse jusqu'à quel point d'achèvement serait conduite chacune de ces restaurations, instance constituée par un jury d'experts extérieurs à l'Institut et nommés par la direction. Soudain pressé et rassemblant ses notes, David Bradley conclut platement qu'une fiche modèle de suivi des films avait été établie, qu'elle serait bientôt diffusée à tous les intéressés, et il fila sans demander son reste, une autre réunion l'attendait.

Dans le silence accablant qui suivit cet exposé, Judith se tourna vers Colin, Qu'est-ce que tu en penses ? Ses yeux étaient de petits lance-flammes synchrones, sa chevelure rousse flamboyait encore plus que d'habitude et sa bouche largement ouverte semblait ne pas l'être suffisamment pour laisser exploser la tempête qu'avait développée en elle le discours de David, mais toute cette indignation n'émouvait pas Colin. Droit dans son fauteuil, il restait immobile, les yeux fixés sur la scène déserte où semblait répondre à son silence l'étroitesse du ridicule pupitre de l'intervenant avec son micro posé dessus, autour de lui les rangs se vidaient, la foule s'écoulait en silence le long des gradins et disparaissait par la sortie, bientôt il n'y eut plus que lui dans la salle et Judith qui le secouait vainement, et bientôt encore il n'y eut plus que lui, car Judith, lassée, était partie avec fureur, l'invective à la bouche, la croupe indignée et les seins braqués, on la

voyait déjà en icône de la résistance à la tête d'une manif, mais lui restait là, impavide. Et quand il fut seul, quand la diminution progressive du brouhaha à l'extérieur l'eut convaincu que tout le monde avait gagné la cantine, il adressa à la scène illuminée et vide, ou plutôt à David Bradley, même si celui-ci n'était plus là, l'expression de son sentiment : il se pinça le nez. Expression qui peut paraître minimaliste à tout autre qu'un cinéphile, mais qui pour David Bradley, présent ou pas, était une citation très signifiante d'une séquence inoubliable de *Citizen Kane* et traduisait clairement l'avis de Colin : quand, contrainte par son mari de se produire sur scène, Susan Alexander Kane chante à l'Opéra de Chicago, sa voix, son filet de voix plutôt, son absence de voix, s'élève depuis le plateau, monte comme tirée par la caméra le long des décors, des cintres, grimpe toujours plus haut dans un célèbre et interminable travelling vertical jusqu'au dernier palier où deux machinistes s'appuient à la barrière au-dessus du néant de cette représentation, et l'un d'eux se tourne vers l'autre en se pinçant le nez. On a dit que Colin était seul dans la salle. Mais il y a toujours un retardataire qui sort des toilettes quand tout le monde est parti, ou l'œil espion d'une caméra logée dans un angle. En tout cas, que ce fût par le différé de bouches à oreilles successifs ou par la dénonciation d'un enregistrement magnétique, le message ainsi transmis par Colin à David lui parvint, et il le comprit : ce grand flandrin à la chevelure d'un blond châtain ébouriffée et au long pull de laine à mailles lâches descendant jusqu'aux fesses était la forte tête de la bande, c'était lui qu'il fallait surveiller.

### III

Et de fait, se rappelait Colin, l'offensive contre lui commença très vite. Une offensive faite de sourires en plein jour et de coups bas dans l'ombre. D'expertises officielles et de dénonciations sous le manteau. Et, document après document, chemise cartonnée bleue sur chemise plastique jaune, une masse croissante de données venait nourrir le dossier posé sur le bureau du directeur, pensait Colin. Quand, suivant le couloir de son pas traînant, les pouces engagés dans les poches de son jean, il passait devant la porte fermée de David Bradley, il ralentissait encore l'allure, tentant de savoir, s'il entendait des voix à travers la cloison, qui était là et de quoi, de qui, l'on parlait.

Il n'était pas tranquille, Colin. Il savait que sa façon de travailler, dans une indifférence affichée de la légalité, était son talon d'Achille. Il n'avait pas que des amis à l'Institut, beaucoup de gens rêvaient de le faire passer à la trappe, et il avait la certitude, depuis que David avait lancé son enquête sur le service où il travaillait (la conservation et la restauration des films depuis l'origine du cinéma jusqu'en 1960), que nombre de mains complaisantes venaient chaque jour compléter un détail ou ajouter une information.



On n'allait sans doute pas lui reprocher la qualité de son travail. En toute humilité, il s'estimait le meilleur de l'Institut, un film restauré de ses mains c'était du neuf sortant de la cuve. Et bosseur aussi, il ne comptait pas les heures devant son écran. Sa névrose : jamais satisfait. À ses yeux, il était toujours possible de faire mieux. Le seul critère pour savoir si on avait vraiment retrouvé la scène originelle aurait été de pouvoir entrer dans le film. Et comme il n'y était jamais arrivé, le dernier pixel n'était pour lui jamais le dernier, il fallait lui arracher sa copie.

Non, la menace venait de la gestion de sa charge. Il rangeait les films en deux catégories, ceux devant lesquels il se serait mis à plat ventre et ceux qui lui sortaient par les yeux. Les seconds trinquaient pour les premiers. Avec la complicité de Judith qui falsifiait les affectations de charge, il établissait entre les uns et les autres un système de vases communicants d'heures de travail, seul leur total était exact, leur répartition restait masquée. Et s'il passait et repassait ainsi avec inquiétude devant le bureau de son directeur en se demandant s'il n'y était pas question de lui, la raison en était qu'il se sentait particulièrement merdeux, il faut dans certaines circonstances oser employer les mots qui conviennent quand on s'introspecte, pensait-il, d'autres, plus policés, auraient dit que son comportement l'avait fragilisé : il avait depuis plusieurs semaines en charge la restauration de la course de chars de *Ben-Hur* de William Wyler, dont il avait pratiquement fini la numérisation, et il en était donc censément à l'étape du report sur pellicule. Mais, quelle que fût la maîtrise de Charlton Heston dans la conduite de sa quatre-chevaux, la course de chars de *Ben-Hur*, il s'en moquait comme d'une guigne, et le temps qu'il lui avait

affecté sur le papier avait été en fait consacré à restaurer une autre course de chevaux, celle que l'on suit à travers la campagne irlandaise dans *L'Homme tranquille*, Colin vénérât Ford et tenait Wyler pour – suprême insulte – un cinéaste purement commercial. Et il n'aurait servi à rien de lui rétorquer, Wyler... parfois, c'est quand même pas mal..., il arrêta l'objection la main levée comme un agent stoppant une file de voitures, C'est une question d'âme, Wyler drague le public alors que Ford fait du cinéma. Et si on lui résistait en lui objectant, Question d'âme, question d'âme!... qui a une balance pour peser les âmes? Moi! répondait Colin avec l'assurance d'un Saint-Just ou, à un autre siècle et dans une autre époque, d'un Savonarole ou d'un Lénine, prêt à envoyer à la guilotine, au bûcher ou en Sibérie tout suspect de déviation idéologique.

J'exagère sans doute en faisant un Saint-Just ou un Lénine du doux Colin, du gentil Colin, Colin le poète, Colin le blond bouclé qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, mais par contre, malheur au producteur qui aurait imposé une séquence de cul dans le seul objectif d'augmenter le chiffre des entrées, et ne parlons pas d'un exploitant qui n'aurait pas respecté un format de projection! En tout cas, en ce temps de reprise en main de l'Institut, il avait beau prendre une allure plus dégingandée que jamais, Colin, il n'était pas très à l'aise en passant et repassant devant le bureau de David et en se demandant quand donc celui-ci allait enfin s'occuper de lui et de son sort. Et le soutien vigilant et sans faille de Judith qui lui disait, «Tu les emmerdes, tu es le meilleur, ils ne peuvent pas se passer de toi», ne lui apportait aucun réconfort.

Car jour après jour le déroulement des journées à l'Institut restait le même depuis l'arrivée du nouveau directeur. Tous les matins, depuis un point d'observation variable, Colin voyait David sortir de son bureau, en fermer la porte à double tour, jeter un coup d'œil à droite et à gauche, et s'engager d'un pas martial dans le couloir en direction des labos. Oh, comme il la haïssait, Colin, cette petite silhouette droite, cambrée, les épaules en arrière, cette nuque au cheveu millimétré avec une pointe de sel çà et là, ce geste de vérifier d'une main manucurée qu'aucune mèche ne dérangeait l'alignement des autres, ces talons qui sonnaient fermement sur le sol et dont le battement rapide et sec lui semblait celui du tambour conduisant ses subordonnés au bûcher.

Ce qu'il ignorait, Colin, c'était à quel point David avait la mort dans l'âme. Il avait horreur de ça, le nouveau directeur, cette traversée inquisitrice des popotes à laquelle il était contraint, ce côté «La soupe est bonne?» prononcé d'un air guilleret et le nez au-dessus de la marmite. Bon, son sentiment était sans doute forgé sur son peu d'expérience, il y avait si peu de temps qu'il était là. Mais quand même. Il y avait déjà cette obligation de devoir fermer sa porte à double tour et de mettre la clef dans sa poche, lui qui ne verrouillait jamais sa voiture à tel point qu'il se l'était fait piquer deux fois. Venait ensuite cette impression, dès qu'il s'engageait dans le couloir serpentant à travers la succession des studios et des bureaux, de traîner derrière lui un long voile noir qui mouchait instantanément la vie comme un éteignoir la flamme d'une bougie, qui fauchait sur son passage les rires, les conversations, les murmures, les confidences, les messes basses, bref tous les signes habituels d'une

profession au travail. Les gens regagnaient leur poste, les petits groupes se dissolvaient, les portables disparaissaient dans les poches, même la machine à café cessait de fonctionner, on aurait dit qu'une invisible et inaudible alarme générale se déclenchait et poussait tous les occupants du bâtiment dans les abris, d'un seul coup il n'avait plus devant lui que des dos tournés, mais qui, dès que son ombre se posait sur leurs épaules, faisaient volte-face, prenaient visage et s'illuminaient en le voyant, Monsieur le Directeur, excusez-moi, je ne vous avais pas entendu arriver! Non, David ne comprenait pas ces réactions, parce que, si on regardait bien les choses, on était tous au service de la même cause, bon Dieu! Et si, comme cela se faisait autrefois, tout le monde revêtait une même tenue de travail, chacun à l'Institut devrait porter une blouse d'une blancheur d'écran avec marqué dessus «J'aime le cinéma!».

Quelle solitude effroyable! pensait plus fort que jamais David ce jour-là en constatant une fois de plus la désertification du monde à mesure qu'il avançait. Quelle solitude et quelle injustice!... et l'émotion le gagnait, elle était telle qu'elle étouffait les mots dont il aurait voulu éclairer son être véritable. Il en avait les larmes aux yeux, s'émut-il lors d'un passage dans le havre des toilettes où il était venu chercher la fraternité des urinoirs, car en ce lieu, les yeux baissés pour ne pas en mettre partout, tout le monde était égal et sans masque, on ne s'interrompait pas de pisser parce que le directeur était là, la seule hiérarchie venait de la puissance et de la durée du jet.

Mais cette fois, alors que, après s'être secoué l'engin et l'avoir rangé où il fallait, il jetait autour de lui l'habituel et indifférent regard circulaire de circonstance,

il lui sembla que son collègue en miction, qui pour l'instant remontait sa braguette d'un geste parallèle au sien, n'était autre que... oui, c'était bien lui, il ne pouvait en douter, il n'était pas l'objet d'une ressemblance, ni la victime de cette obsession qui, depuis le jour de son discours inaugural, lui faisait voir partout la même tête : Colin. L'impression devint certitude lorsque, la minute d'après, ils se retrouvèrent côte à côte, se lavant les mains dans deux lavabos contigus et se défiant du regard par l'intermédiaire du miroir mural qui jouait là le rôle bien connu du bouclier de Persée prémunissant le héros d'être pétrifié par la Gorgone. Mais aujourd'hui, qui était le héros et qui était la Gorgone ? se demanda David en interrompant la confrontation scopique et en se dirigeant vers le distributeur de serviettes mural sur sa droite, et bien entendu, comme toujours, pas de papier dans le magasin, il ne restait plus qu'à se fouiller les poches, à en tirer son mouchoir et à faire ce qu'on pouvait avec.

Aujourd'hui, qui était Persée et qui était la Gorgone ? se demanda Colin en baissant lui aussi la garde et en se dirigeant vers le distributeur de serviettes mural sur sa gauche, bien entendu et comme toujours il n'y avait pas de papier dans le magasin, il ne lui restait plus qu'à s'essuyer vaguement les mains sur son pull trop long qui s'étirait en bâillant jusqu'aux fesses.

Et tous les deux de déplorer ensemble le fonctionnement affligeant des services généraux, l'un pour se plaindre du présent, l'autre pour promettre un avenir meilleur, tout ça ne mangeait pas de pain, ça évitait de rentrer tout de suite dans le vif du sujet, c'est-à-dire de se foncer dans le lard, ça permettait de se présenter, David Bradley, le nouveau directeur, Je sais, Colin Colin,

Département du Cinéma prémoderne, Je sais, je voudrais faire le point avec vous, Quand vous voudrez.

Puisqu'ils savaient l'un et l'autre, il ne leur restait plus qu'à se rendre de conserve et sans témoins sur le champ clos de leur rencontre – le labo de Colin –, l'un en complet trois pièces gris anthracite, chemise Hugo Boss, cravate en soie magenta et boutons de manchettes ornés d'une palme d'or de Cannes délicatement gravée, l'autre en pull de laine à grosses mailles sur jean trop large et les mains dans les poches, l'un la nuque droite, le ventre rentré et les épaules insensiblement rejetées en arrière, l'autre goguenard et la chevelure hirsute, l'un petit, raide et nerveux, l'autre interminable et décontracté.

Alors, vous me montrez votre travail? attaqua d'entrée David du ton dégagé de qui a faim et dit en se mettant à table, Ça sent bon. Il voulait prendre l'initiative tout en gardant l'air détendu, mais il s'interrompit tout de suite, elle était là, assise à côté de l'ordinateur, l'ange damné de Colin, cette Judith dont des documents aussi anonymes que bien intentionnés lui avaient signalé que de concert avec son amant elle trafiquait les données d'affectation horaire, plus rousse que dans son souvenir et les seins dégoupillés dans leurs ogives d'obus sur le point d'exploser, (98, 54, 90) mesura-t-il instinctivement en déroulant sur elle son regard millimétré et admiratif de la même façon qu'autrefois, dans ses lectures d'enfant, il s'enivrait à la description de ces superbes frégates de quarante ou soixante canons qui, armées pour la course, arrondissaient leurs voiles conquérantes comme aujourd'hui Judith ses seins. Association de nature maritime qui en provoqua une autre, Cette fille, c'est Maureen O'Hara dans *Le Cygne noir*, pensa-t-il en

bon cinéphile qui fait toujours appel à une référence filmique. Il compléta les caractéristiques qu'il venait de relever par une cote qui leur manquait : 1m76, un peu moins peut-être à cause des talons, Judith venait de se dresser et se tenait devant lui, droite comme sous une toise. David Bradley, votre nouveau directeur, dit-il en lui tendant la main. Je sais, Judith Maillefer, responsable administratif du Département du Cinéma prémoderne, assistante de Monsieur Colin Colin, lui serra-t-elle la main. Je sais, je voudrais vous parler, quand j'aurai vu Monsieur Colin. Quand vous voudrez, répondit-elle en quittant le bureau. Elle était encore plus appétissante que ses mensurations, estima David en croquant à la va-vite du regard la silhouette qui s'éloignait et en détournant aussitôt ce regard, il savait se tenir. Mais enfin, observer les convenances n'empêche pas de se sentir les dents aiguisées. Il resta un moment songeur, s'abandonnant à un autre scénario. En suivant du coin de l'œil la crinière d'écureuil qui enflammait de son passage les vitres du couloir, il pensa au tableau de Klimt et se demanda s'il serait l'Holopherne de cette Judith qui, visiblement, le détestait. Se disait-il qu'avant d'arriver au terrible épisode de la tête dans l'assiette, Holopherne avait dû passer de sacrés bons moments ? C'est vraisemblable, mais je ne saurais l'affirmer.

Colin ne regardait pas Judith, mais les yeux de David asservis au déplacement de Judith. On comprend ce qu'il pensait, on penserait comme lui à sa place, et cette pensée n'était pas de nature à améliorer la qualité de l'image qu'il avait de son patron. Alors, je vous montre ? rappela-t-il à David la raison de sa présence, mais avec un ton fort désagréable et très peu discipliné qui ramena sur terre

son supérieur hiérarchique et l'obligea à passer sans transition d'un imaginaire fantasmé où Judith commençait à se confondre avec Maureen O'Hara à la réalité de l'écran de travail que Colin avait préparé depuis plusieurs jours dans l'attente crispée de la visite de son directeur. La scène qu'il avait ainsi choisie à des fins démonstratives était bien sûr la célèbre course de chars de *Ben-Hur* puisqu'il l'avait dans son plan de charge. Et, pour montrer à son directeur ce qu'il fallait attendre d'une « vraie » restauration, il avait disposé en parallèle deux séquences, l'une avant son intervention sur le film, l'autre après, et le résultat était aussi impressionnant que ces pubs qui vous expliquent, photos à l'appui, comment gommer en trois semaines cinq centimètres sur les cuisses d'une femme colonisées par la cellulite et les amas graisseux. Je n'ai pas seulement travaillé sur les détails, j'ai aussi repris tout l'étalonnage, dit modestement Colin.

J'ai vu, dit simplement David après avoir vu. Car, à ce moment-là, balayé était le dossier monté sur Colin et qui était la raison de sa présence ici, balayé le cahier des charges remis par le Château et dont le maître mot était « rentabilité », balayée la scène qu'on lui avait rapportée de Colin se pinçant le nez dans une citation offensive de *Citizen Kane*, balayé le passage des (98, 54, 90) de Judith sur sa rétine éblouie, ne restaient face à face que deux amoureux fous du cinéma.

Il enleva ses lunettes, les replia soigneusement, les posa devant le clavier de Colin, on avait l'impression qu'il venait de se défaire sur le bureau de sa ceinture de balles et de son revolver. C'est mieux que l'original, dit-il, sidéré, Je sais, dit modestement Colin.

– Et je crois que vous n'aimez pas William Wyler ?



– Non. Sinon je ne me serais pas permis.

– Pas permis quoi?

– Pas permis de faire mieux.

David soupira, hocha la tête, se recula sur sa chaise, tapota des doigts sur le bureau, bref son hésitation adoptait toutes les représentations classiques de l'hésitation, pourtant il fallait bien se lancer, il se lança :

– Vous ne vous permettriez pas une telle liberté avec, par exemple, je dis n'importe quoi, *L'Homme tranquille*.

Qui m'a donné? se demanda Colin, gardant un silence actif à l'intérieur duquel il cherchait vertigineusement le nom de la balance.

– Parce que je crois que vous travaillez aussi sur *L'Homme tranquille*? compléta David qui, maintenant qu'il avait mordu, accentuait la pression des crocs.

– À mes moments perdus.

– Il me semble que vous en avez beaucoup!

Après cette flèche, il évita de regarder Colin pour vérifier si elle avait atteint sa cible, Colin évitant de son côté de regarder David, cela devenait un peu décevant, ce duel annoncé, on croyait que les deux adversaires avaient fait les trente pas traditionnels dans des directions opposées, que maintenant ils allaient se retourner et on verrait bien qui tirait le plus vite, et puis non, on comprenait soudain que personne n'avait envie d'en découdre et qu'ils avaient vidé sur l'herbe les balles de leur barillet de peur de tuer l'autre. On aurait pu en déduire alors que David se dégonflait et qu'il n'était pas digne de sa casquette de directeur, mais une telle conclusion aurait été erronée, on le comprit en le voyant remettre ses lunettes et se pencher en avant avec intérêt, on aurait presque dit qu'il se léchait les lèvres :

– Faites voir !

– Quoi ?

– Votre travail sur la scène de la course de chevaux dans *L'Homme tranquille*.

On avait l'impression d'un gamin entrant dans une pâtisserie. Et plus le temps passait, plus le gâteau que lui offrait Colin en lançant à l'écran la séquence attendue paraissait savoureux à voir la façon dont le sourire de David s'étirait, s'étirait, on finissait par ne plus voir que lui dans son visage, il faisait penser au chat dans *Alice au pays des merveilles*, et même quand la scène fut terminée sur l'image de la capeline solitaire de Mary Kate Danaher agitée par le vent sur le piquet où elle l'avait posée avant le coup de pistolet du départ, même quand Colin eut éteint l'écran et l'eut rendu à son silence et à son vide originel, le sourire continuait de s'afficher sur les lèvres de David tandis que le visage se recomposait à pas discrets tout autour, ses lignes constitutives revenant silencieusement reprendre leur place.

On connaît cet air un peu hébété qu'ont les spectateurs à la sortie d'un film d'où le mot « Fin » vient de les mettre à la porte. Ainsi de David en se levant de sa chaise après la projection, non pas pour se dégourdir les jambes, mais pour s'écarter de Colin et ne pas avoir à lui dire ce qu'il venait de ressentir, car, non, c'était trop intime, trop personnel, il ne pouvait pas confier à son subordonné – dont, entre parenthèses, l'évidence du travail en perruque venait d'être établie, il aurait l'occasion d'y revenir – qu'il venait de revivre l'émotion exacte de l'instant où il avait découvert ce film, vingt-cinq ans plus tôt, dans un petit cinéma où il se rendait tous les jours à l'insu de son père qui le croyait sur les bancs du lycée. Il se souvenait

d'une modeste salle aux murs décrépits, aux fauteuils de velours rouge cerclé de bois et clouté de cuivre, dehors la pluie tombait à verse, on entendait l'immense clameur de l'eau sur les tôles du toit, il était seul ou presque au milieu de ces rangées parallèles de sièges, souvent ruinés, que la lumière réfléchie par l'écran couvrait d'une demi-obscurité mouvante agitée par le vent des péripéties de l'histoire, et lui, avec la complicité de l'ouvreuse, il enchaînait les séances, il y avait trois films par semaine, tous de l'époque mythique du cinéma, c'était le créneau et le credo de l'établissement, il les voyait tous, avec un battement au cœur à chaque changement de programme, et maintenant les noms lui revenaient à la tête : *King Kong*, *L'Impératrice rouge*, *La Passion de Jeanne d'Arc*, *Le Faucon Maltais*, *Casablanca*, *Quand la ville dort*, *La Comtesse aux pieds nus*... Le dos obstinément tourné à Colin, et le regard tellement rivé semblait-il à travers les vitres sur le labo d'en face et sur la petite blonde en blouse blanche qui y rangeait des documents que celle-ci en était dérangée – on était proche, pensait-elle, du harcèlement sexuel, et elle cherchait déjà dans l'annuaire le numéro de son délégué syndical –, David était en train de se dire que le talent – le génie, même – de Colin, c'était ça : cette capacité qu'il avait en reprenant un film, déjà de le restituer à l'identique de ce qu'il était lors de sa création, mais, encore plus, d'offrir au spectateur de retrouver l'émotion intacte qu'il avait ressentie la première fois qu'il l'avait vu. Et là on touchait un phénomène qui relevait de l'ordre de la magie, du miracle, parce que l'effet obtenu dépassait l'entendement. Et l'envie venait à David, presque irrésistible comme la montée de l'eau à la bouche, de se retourner vers Colin et de l'interroger,

Est-ce que par hasard, je vous demande ça comme ça, vous n'auriez pas travaillé sur des films, comme, je dis n'importe quoi, *King Kong*, *Le Faucon Maltais*, *La Comtesse aux pieds nus* ou *Casablanca*?... Il fit brutalement barrage au flux de sa pensée, horrifié à l'idée qu'il était sur le point de quémander à son subordonné comme une friandise ce qu'il était venu lui interdire : les fruits de son travail clandestin. Les grandes décisions se prennent le temps d'un éclair, sinon on ne les prendrait pas, et elles sont souvent soudaines et douloureuses parce qu'elles tranchent dans le vif en fermant les yeux. David se retourna, se dirigea vers Colin, il avait pris la sienne.

Quel faux jeton ! devait penser Colin, quelques minutes plus tard. Enfin quoi, son chef avait paru impressionné, conquis, charmé, renversé, bouleversé par la scène qu'il avait vue de *L'Homme tranquille*, il n'y avait pas de mot pour décrire ce qu'il semblait ressentir, il en avait presque les larmes aux yeux, et voilà que maintenant, les yeux secs, il reprenait son discours d'inauguration, Nous avons une mission de service public, Nous sommes comptables de l'argent de l'État, voilà ce qu'il osait dire, et Colin en restait sans voix de l'entendre continuer, Ce que les spectateurs veulent, ce sont des films faciles, qu'on peut voir en famille, des films qui œuvrent dans le sens d'une amélioration de la convivialité et donc bénéficient d'un certain consensus, qui cimentent les rapports entre individus, rien de plus émouvant, poursuivait David en cimentant lui-même à grands coups de truelle ses convictions inculquées depuis son entrée en fonction, que ces immenses salles fédérées par le rire devant l'image géante de Louis de Funès ou de Dany Boon projetée sur un écran géant, oui, c'est là le désir de la masse et nous nous

devons de respecter les désirs de la masse. Le cinéma est le loisir du peuple, le peuple aime le rire et les larmes, sauvons les films qui offrent du rire et des larmes, syllogismait David avant de baisser la voix et de (presque) mettre un bras amical sur l'épaule de Colin, Passe encore pour *L'Homme tranquille* qui vous est cher, John Ford est une star mondialement connue, presque une idole du grand public à cause de films comme *La Chevauchée fantastique*, mais, je vous vois venir si ce n'est déjà fait, et les lèvres de David se firent ironiques tandis qu'il pointait un index fraternellement menaçant en direction de Colin, un jour vous voudrez refaire une version de *La Comtesse aux pieds nus* ou du *Faucon maltais*, ou même pourquoi pas du *King Kong* 1933, alors que depuis ce film aux effets spéciaux assez puérils, il faut le dire, on en a fait plusieurs remakes autrement crédibles, dont celui de Peter Jackson en 2003 qui a été plébiscité par le public... Enfin, on peut vous comprendre, il faut quand même reconnaître que le *King Kong* 1933, c'est quelque chose, André Breton en était fou. Et là David laissa planer un silence complice et interrogatif censé ouvrir une porte compréhensive et à l'avance absolutrice aux aveux de Colin.

– *King Kong*, bien sûr, tomba candidement Colin dans le piège, mais il y en a tant d'autres qu'il faudrait reprendre! Par exemple, *Une partie de campagne*. Toutes les copies qui en restent sont pourries.

– Vous n'y pensez pas! sursauta David. Un film de 1936! qui n'a jamais été terminé! qui dure à peine quarante minutes! Impossible avec une telle durée d'en faire une distribution en salle, et on n'est même pas dans le standard d'une émission télé! C'est un film juste bon pour les rétrospectives Renoir qui attirent trois cents

cinéphiles dans un cinéma de quartier, et l'on sait que pour ces gens-là, plus la copie est rayée et le son inaudible, mieux c'est !

Il s'écarta de Colin, tellement effrayé par l'idée de son subordonné que cela valait mieux, il aurait été capable de ne pas contrôler ses réactions, et son épouvante se diffusa jusqu'aux phalanges de ses doigts qui se mirent à tambouriner nerveusement contre la vitre du bureau tandis qu'il tournait le dos à son ex-vis-à-vis. Ils tambourinèrent avec encore plus de fébrilité lorsque David se rendit compte de la facilité qu'il avait à se tromper lui-même : en cet instant où, aux yeux de tous, il semblait monter sur ses grands chevaux pour rompre de sa lance la cuirasse de Colin, son petit cheval intérieur était en train de l'emmener directement vers Henriette... l'escarpolette... la promenade en yole... et puis ces dernières images, cette larme sur la joue d'Henriette, la plus belle de toute l'histoire du cinéma ! Ah ! Revoir ces scènes revivifiées par Colin ! Revoir ces traits bouleversés d'Henriette face à Henri alors que l'ombre des arbres sur leurs visages, autrefois fraîche et lumineuse, est devenue grise et froide...

L'idée était trop envoûtante, elle l'entraînait trop loin, elle risquait même de le faire virer de son poste, au Château on le surveillait et il savait bien qu'il était sur un siège éjectable ! Ses doigts cessèrent de tambouriner contre la vitre, se refermèrent en un poing crispé dans une farouche détermination comme on lit dans les romans de gare. Il faut lui serrer la vis ! murmura-t-il dans son désir résolu de se faire mal à lui-même.

## IV

Je vous attends dans mon bureau, décida David en quittant celui de Colin d'un pas de chef. Avec Mademoiselle Judith Maillefer, compléta-t-il, déjà dans le couloir. Et pas question de lui dire, Je fais un tour à la machine à café et j'arrive, ou Excusez-moi, je passe d'abord aux toilettes, l'atmosphère n'était pas aux atermoiements. Donc trente secondes plus tard ils étaient là, et lui les attendait en effet, le «Dossier Colin/Judith» ouvert et étalé devant lui, la main gauche tambourinant sur le bois de la table – un tic décidément chez lui –, la droite servant d'appui au menton, et quand le couple coupable entra, il survola largement de sa dextre libérée l'espace couvert de papiers, Choisissez! semblait dire éloquemment son silence. Judith et Colin s'approchèrent, elle, tendue, pas question de se laisser faire, lui, inquiet sous son allure décontractée, un sourire crispé aux lèvres, le regard affrontant d'abord celui de David, puis glissant en direction du bureau, en direction de toutes ces feuilles étalées, cherchant à deviner le contenu de ce dossier d'accusation: des rapports, des dénonciations, quelques lettres anonymes, une en particulier, très longue, à l'encre bleue avec une écriture féminine – tiens! tiens!... –, des

relevés de charges de travail où les chiffres communiqués à la direction avaient été corrigés en rouge, bon, ce à quoi on pouvait s'attendre. Et comme, le regard proche du dégoût devant une telle accumulation de vomissures, Judith tendait la main vers le bureau pour y attraper un papier – lequel, on ne saura jamais, mais je suis prêt à parier pour la missive bleue, l'immobilité soudaine et intéressée de ses yeux me pousse à le croire –, Colin la saisit au poignet avant qu'elle ne l'atteigne, Laisse, lui ordonna son silence, et son sourire de circonstance s'accentua encore.

– Ça vous fait rire? avait envie de demander David, mais il ne dit rien.

Il regardait Colin et Colin le regardait. Les yeux dans les yeux. C'est fou ce qu'on se dit parfois en ne se disant rien, et l'avantage de ce genre d'échange, c'est sa discrétion, il n'y a pas de fuite, pas de micro voyou. Ce qui se dit alors, on se le tient pour dit, même si ce n'est pas dit. En tout cas, Colin comprit David, et David comprit Colin, du moins on peut le penser. On peut penser qu'il y eut un rapport de cause à effet entre ce dialogue de regards et l'enchaînement de gestes dont David le suivit : il se leva et, l'avant-bras en râteau, repoussa tous les papiers jusqu'au bord du bureau, et de là dans la poubelle, et de là dans le broyeur. La dernière à y passer étant la lettre bleue, et, effet sans doute de sa réduction en particules qui se vaporisaient dans l'atmosphère, il s'en dégagait une très légère odeur, très fraîche, très printanière, très féminine, *Moi pour toi*, de Lascôme, identifia David qui s'y connaissait en parfums, mais aussi Colin qui avait ses raisons pour mettre un nom au moins sur ce parfum-là mais se gardait bien de les exposer, et même



Judith qui n'avait jusque-là pas de motif personnel pour s'intéresser à ce produit de gamme moyenne largement distribué d'un grand parfumeur parisien, mais qui se disait qu'aujourd'hui elle pourrait commencer à en avoir. Ensuite, nouvel affrontement de regards David/Colin, Judith toujours hors champ, et c'est dommage, on aurait pu voir que ses yeux panoramiquaient alternativement de Colin à David, de David à Colin, et que, pour utiliser un cliché connu, si ces yeux étaient des pistolets, ils n'étaient pas chargés avec des cartouches à blanc et menaçaient autant une cible que l'autre. Mais apparemment le moment n'était pas encore venu d'appuyer sur la détente. Vous m'avez compris? interrogea le regard de David. Je vous ai compris! répondit celui de Colin, dans un silence ambigu qui ne signifie pas forcément que celui qui a compris agira dans le supposé de son énonciation, le souvenir laissé par le général de Gaulle à propos de l'Algérie en est la preuve. Et puisqu'ils s'étaient compris, ils n'avaient plus qu'à se quitter, sans emphase et sans un mot de plus, l'un se rasant à son bureau et les deux autres faisant demi-tour, Colin poussant devant lui Judith, et celle-ci ramenée du coup dans le champ, ce qui était bien la moindre des compensations à lui offrir pour sa mise à l'écart pendant le débat silencieux entre David et Colin qui avait abouti à un compromis signé sans son aval: J'oublie ce que vous avez fait, vous l'oubliez aussi, et vous ne recommencez plus! En somme, on l'avait réduite à sa présence, c'est-à-dire à son (98, 54, 90) d'utilité publique ou de déco, était-elle bien obligée de penser, ce qui, la connaissant, n'était pas fait pour la calmer, elle qui, non contente d'être l'assistante-complice de Colin, se considérait comme la disciple du Maître à restaurer et

mettait souvent la main à la souris à côté de lui. Qu'on ajoute à cela la découverte de la lettre à l'encre violette dont il faudra bien expliciter un jour l'effet qu'on devine décisif sans bien en saisir aujourd'hui les attendus, et l'on comprendra qu'ils étaient sur deux planètes différentes en sortant de chez David, Colin rayonnant de la grâce présidentielle obtenue et se penchant vers Judith, C'est Yom Kippour!, elle affichant un visage glacé qu'il interpréta comme n'ayant pas compris sa métaphore, Avec le nom que tu portes tu devrais savoir ce que c'est! ironisa-t-il pour lui expliquer, tellement satisfait du Munich qu'il venait de signer qu'il ne se rendait pas compte qu'elle le traitait de Daladier. On comprendra encore qu'il rentra ensuite en fredonnant dans son bureau et alluma, toujours en fredonnant, son ordinateur mis en pause sur un plan de Charlton Heston, le fouet levé, prolongeant le bras pour mettre le turbo à ses chevaux dans *Ben-Hur*, tandis qu'elle...

Où est-elle passée? se retourna-t-il avec surprise quelques images du film plus loin, ils devaient dîner ensemble, elle avait disparu, elle ne revenait pas. Elle ne revint pas. Bon! décida-t-il alors de ne plus l'attendre et de gagner tout seul le restaurant coréen où ils étaient convenus d'aller et où il eut à peine le temps de commander un verre de soju pour rendre hommage à Hong Sang-soo que son portable se mit à sonner et qu'il entendit Judith, Je suis chez toi, je t'attends! Et elle racrocha.

Qu'est-ce qu'elle me veut? se demanda-t-il avec inquiétude en enfilant sa veste et en fonçant dans la rue. Il avait entrepris depuis plusieurs jours de transformer une pièce libre de son « musée du Cinéma » en

chambre «*Le Mépris*», il voulait faire à Judith la surprise de la découverte, l'idée qu'elle avait devancé l'invitation lui était désagréable, pire, quasiment insupportable, il se sentait envahi.

Il marchait vite à travers l'espace urbain, sa longue silhouette qui tenait plus du roseau que du chêne se faufile à grandes enjambées silencieuses entre les passants, traversait les rues au pas dit de gymnastique, coudes au corps et poings fermés, dans l'ignorance affectée de la couleur verte ou rouge du petit bonhomme préposé à la régulation des piétons et des voitures, reprenait le pas en retrouvant le trottoir opposé, la densité de la foule lui imposant un ralentissement forcé, piétinait sur place quand il heurtait un entassement humain impavide compact et immobile, s'engouffrait dans la moindre trouée qui s'ouvrait dans la masse paisible des allants et venants. La nuit venait, il faisait une soirée d'automne grise et humide, les réverbères commençaient à s'habiller régulièrement de leur livrée jaune sodium, les rues lui saient vaguement sous la coulée des premiers phares léchant les pavés. Qu'est-ce qu'elle me veut? murmura à nouveau Colin, visiblement plus agacé par le grouillement brownien de l'humanité autour de lui que sensible au charme automnal.

Il s'arrêta essoufflé au bord du trottoir, il ne lui restait plus qu'une large place de tous les dangers à traverser. Il aurait dû en faire le tour, mais il avait trop hâte de connaître ce que lui voulait Judith, et pour couper court il choisit de traverser en droite ligne la ronde lumineuse et circulaire des voitures, d'ailleurs il ne risquait rien, pensait-il, sinon il n'y aurait plus de livre, ou du moins ce serait un autre.